



L'INTERNÉE
DE NETTLETON



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: L'internée de Nettleton / Ann Leary

Autre titre: Foundling. Français

Nom: Leary, Ann, 1962- , auteure

Description: Traduction de: The Foundling

Identifiants: Canadiana 20240032322 | ISBN 9782898044328

Classification: LCC PS3612.E345 F6814 2025 | CDD 813/.6-dc23

Titre original: The Foundling

© 2022 by Feeblemindfulness, LLC

© 2023, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Couverture:

Kelly Van Winden / Freepik / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

*Je dédie ce roman à Meg et Paul
À la mémoire de notre grand-mère, Mary*

NOTE DE L'AUTEURE

Il y a dix ans, lorsque je me suis lancée dans des recherches généalogiques, je voulais découvrir dans quelles circonstances ma grand-mère s'était retrouvée orpheline. Je ne l'ai jamais su. Il n'existe aucune trace de sa naissance ni même de son enfance. En revanche, elle figure dans un recensement fédéral des années 1930. Elle avait dix-sept ans et travaillait en tant que sténodactylo dans une importante institution de Pennsylvanie, le Laurelton State Village for Feeble-Minded Women of Childbearing Age, destiné aux «femmes faibles d'esprit en âge de procréer». Ma grand-mère n'est plus de ce monde et, à ma connaissance, elle n'a parlé à personne de la période où elle travaillait là-bas. Intriguée par cette appellation peu avenante, j'ai décidé de me renseigner. Le fruit de mes recherches me hante encore.

Contrairement à ce que je pensais, le Laurelton State Village n'était en rien une école pour jeunes filles en situation de handicap mental. À l'époque où ma grand-mère y était employée, c'était l'un des nombreux asiles eugénistes du pays. Sa mission première était d'isoler les femmes et jeunes filles souffrant de «déficiences mentales ou morales» afin qu'elles ne puissent pas engendrer de futurs «déficients».

Au cours des premières décennies du xx^e siècle, une jeune fille arrêtée dans un bar clandestin, une mère d'un enfant né hors mariage, une lesbienne ou une prostituée était souvent taxée de déficience mentale. À l'époque, de tels comportements étaient criminalisés, or la criminalité était étroitement associée à certaines théories très répandues sur le caractère héréditaire

des maladies mentales et du retard intellectuel. Des milliers de femmes à qui l'on attribuerait, selon les critères actuels, une intelligence normale voire supérieure à la moyenne furent ainsi classées parmi les «faibles d'esprit». Elles furent stérilisées et/ou enfermées en vertu de lois eugénistes. Certaines n'avaient pas plus de douze ans lorsqu'elles furent internées dans de tels établissements. Elles n'en sortaient qu'une fois ménopausées.

Les jeunes filles faibles d'esprit du Laurelton State Village débroussaillaient des hectares de terres, cultivaient les champs, surveillaient les troupeaux. Elles faisaient la cuisine, le ménage et d'autres tâches liées à l'entretien de ce vaste établissement. Nombre d'entre elles furent placées en tant que domestiques dans les maisons et entreprises des environs. Leur salaire était versé au foyer.

À la tête de cette institution publique florissante se trouvait le Dr Mary Wolfe, un personnage fascinant ayant obtenu son doctorat à une époque où peu de femmes faisaient des études supérieures. Suffragette dans les années 1910, oratrice de talent, elle fut l'une des premières femmes psychiatres du pays. Féministe de la première heure, elle milita pour les droits des femmes et promut leur santé et leur bien-être. À première vue, je n'eus aucun mal à comprendre que ma grand-mère ait eu envie de travailler pour une femme aussi intelligente et moderne.

Puis j'approfondis mes recherches, qui m'ont inspiré ce roman. Je précise néanmoins qu'il s'agit d'une œuvre de fiction. Les personnages et événements décrits sont le fruit de mon imagination.

J'ajoute que certains propos et attitudes sur les questions raciales, la sexualité ou le handicap mental sont ceux qui prévalaient dans l'Amérique du début du xx^e siècle. Selon les critères actuels, ils sont injurieux et discriminatoires. «Faible d'esprit», «débile», «imbécile» ou «idiot» étaient des termes médicaux utilisés par les médecins et psychologues pour qualifier une

partie conséquente de la population qu'ils considéraient comme mentalement et/ou moralement inadaptée. L'utilisation de ces termes est illustrée par la citation d'une autre féministe célèbre, militante en matière de procréation et d'avortement. Comme de nombreux progressistes de l'époque, c'était une eugéniste fervente :

« Toute faible d'esprit héréditaire, surtout celles de la classe des débiles, devrait être mise à l'écart durant ses années de fertilité. Sinon, elle engendrera presque certainement des enfants débiles qui, à leur tour, produiront d'autres déficients. »

Margaret Sanger, *Le pivot de la civilisation*, 1922

Je remercie les lecteurs de ce roman.

Ann Leary

Octobre 2021

PREMIÈRE PARTIE

1

Il paraît que ma mère avait un sens de l'humour incroyable et qu'elle était jolie. Les gens se rappellent surtout son esprit, son rire facile. C'est pourquoi j'ai toujours mieux perçu sa personnalité que son physique. Elle devait être heureuse de nature si elle trouvait tant de choses à raconter et de matière à rire. Je n'ai aucun souvenir d'elle car elle est morte alors que j'étais toute petite. Quand j'habitais chez ma tante Kate, je l'entendais évoquer ma mère avec ses amies, à mi-voix, après que j'avais quitté la pièce.

— Qu'elle est triste, cette petite, disait quelqu'un.

Ou bien :

— Elle est si timide... En tout cas, elle n'a pas le caractère joyeux de Louisa.

Louisa, c'était ma mère. Elle avait, dit-on, une étincelle dans les yeux. Un jour, mon oncle Teddy m'avait parlé d'elle en ces termes. Lorsque je lui avais demandé à quel endroit précis se trouvait l'étincelle, il s'était esclaffé et m'avait adressé un clin d'œil. Et quand j'avais réitéré ma question, il m'avait ordonné de la boucler.

Si je n'ai pas hérité de la nature enjouée ou du regard pétillant de ma mère, elle m'a légué une très belle valise, un cadeau de mariage de la part d'une lointaine cousine. Je ne l'ai vue que le jour où papa est venu me chercher à l'orphelinat Sainte-Catherine. Il n'avait pas prévenu Mère Beatrice. Il s'est simplement présenté un après-midi d'été, en 1922. J'avais douze ans. Il est arrivé dans une Packard noire qu'il avait empruntée. Dans la cour où mes amies et moi étions en train de jouer, il a lancé :

— Laquelle d'entre vous est Mary ?

Au moins cinq mains se sont levées. C'était un orphelinat catholique, après tout. Tandis qu'il nous souriait tour à tour, j'avais le cœur serré. Je ne l'avais pas vu depuis presque un an, mais je l'avais reconnu immédiatement. Certes, j'avais un peu grandi. Voilà sans doute pourquoi il ne m'avait pas identifiée d'emblée.

— Et Edel... ou Trudy? fit-il. On appelait notre fille Trudy quand elle était bébé. Trudy Engle.

Trop contente pour lui en vouloir, je fis un pas en avant.

— Ah, te voici! fit-il en m'attirant vers lui.

L'espace d'un instant furtif, je sentis sa joue lisse sur mon front. Quand l'oncle Teddy m'emmenait le voir, à la scierie, il avait une moustache qui piquait.

Il me dit de faire mes bagages car il m'emmenait chez la tante Kate. Quelques filles plus grandes que moi se moquèrent de mon vrai prénom. Pour une raison inconnue, je songeai au bruit sec de l'arme en plastique du clown d'un cirque qui passait chaque été à Scranton. Une représentation gratuite était réservée aux «orphelins et autres malheureux». Quand nous étions petites, nous avions poussé des cris stridents, agrippées les unes aux autres, en entendant ce pistolet pour la première fois. Au fil des années, nous nous sommes habituées et nous ne sourcillions même plus. Dans les gradins, nous nous disputions cacahuètes et friandises pendant que le clown enchaînait ses gags éculés. L'éléphant ne quittait jamais son chapiteau lors des soirées qui nous étaient réservées. Parfois, les acrobates étaient en congé également. Il ne nous restait que ce clown stupide et un numéro de chiens savants. Ce n'était pas grave car on nous donnait des friandises. De même, peu m'importait si ces filles se moquaient de moi. J'avais un père et pas elles. Et il m'emmenait ailleurs alors qu'elles restaient à l'orphelinat.

— Allons vite chercher tes affaires, dit papa.

Il tenait la superbe valise blanche qui avait appartenu à ma mère.

— Elle n'a pas beaucoup d'*affaires*, Mr Engle, persiffla Mère Beatrice dans le long dortoir bas de plafond. En tout cas pas de quoi remplir une valise aussi grande. Une fille n'a que faire d'un bagage aussi coûteux. Si vous nous aviez prévenus, nous aurions volontiers emballé ses effets dans un colis. C'est ce que nous faisons pour nos pensionnaires qui ont la chance d'avoir une famille.

Quelques-unes de mes amies – Dorothy, Marge, Mary Hempel, la petite Mary – nous avaient suivis à l'intérieur. Elles regardaient papa avec des yeux de merlan frit, comme s'il était une star de cinéma. Ce n'était pas tous les jours qu'un vrai père se présentait à Sainte-Catherine. Je me rendis compte que je le regardais plus comme une admiratrice transie que comme son enfant. Je m'approchai de lui. Je devais lui tenir la main, comme dans les films, non? En posant la valise sur le lit, il me cogna involontairement l'épaule. Puis il sortit un mouchoir de son gilet pour s'éponger le front. Il régnait une telle chaleur dans le dortoir, en été, que l'on suffoquait.

Mère Beatrice examina la valise de ma mère avec attention, ce qui me contrariait beaucoup. C'était la valise de ma mère! Pourquoi la tripotait-elle ainsi? Enfin, elle actionna les fermoirs en cuivre et souleva le couvercle.

— Oh..., murmura-t-elle.

Les autres filles et moi nous approchâmes pour regarder l'intérieur entièrement tapissé de satin rose. Mère Beatrice souleva un panneau pour révéler un compartiment également tapissé de rose. Le capitonnage était brodé de petits motifs réalisés à la main.

— C'est très joli, commenta Mère Beatrice en effleurant le satin.

Elle glissa partout ses doigts noueux telles des pattes d'araignée.

— Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Superbe ! Enfin, une petite fille n'en aurait pas l'usage. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle tira sur une fine bande dépassant d'une poche. Une jarrettière. Elle était fixée à un bas de soie qui parut sauter au cou de Mère Beatrice. S'il s'était agi d'un serpent, la nonne n'aurait pas hurlé plus fort. Elle jeta vivement le bas au loin. J'eus toutes les peines du monde à ne pas rire. Papa, lui, s'esclaffa franchement. Il fit un clin d'œil complice aux autres filles qui pouffèrent dans leurs mains.

— Doux Jésus..., murmura Mère Beatrice.

Le visage écarlate, elle observa les deux articles de lingerie gisant à terre. Mon père se pencha pour les ramasser. Il ne riait plus. Il plia le bas avec soin et glissa le tout dans la poche de sa veste.

— Cette valise appartenait à ma femme, déclara-t-il. J'ignorais qu'il restait quelque chose dedans. Elle ne s'en est servie qu'une fois, pour notre voyage de noces.

— Bien sûr, bien sûr, bredouilla la nonne, gênée.

Elle fit un signe de croix puis ferma les yeux, une main posée sur la valise. Les filles et moi avions la tête baissée en l'observant du coin de l'œil, comme pour chaque sœur en prière. Aussi alertes que des chiens de chasse, nous cherchions les anges de nos mères (je ne voyais jamais le mien mais je regardais quand même car certaines filles affirmaient voir leur mère planer au-dessus des sœurs quand elles priaient). Dès que Mère Beatrice se fut signée à nouveau, je plaçai mes culottes en flanelle, mes collants de laine et autres vêtements dans la valise avec l'aide de mes camarades.

* * *

Cinq ans plus tard, je quittai Scranton et la maison de ma tante Kate presque aussi brusquement que lors de mon départ

de Sainte-Catherine. Un beau matin de printemps, je me tenais dans un tramway bondé et nauséabond, maudissant en silence le camion en panne qui bloquait le passage. Et le lendemain, je traversais la ville à bord d'une limousine rutilante en résistant à mon envie de saluer d'un geste majestueux la plèbe admirative foulant les caniveaux jonchés de débris.

Le jour où je m'étais retrouvée coincée dans le tramway, j'étais en retard, alors j'avais sauté de la plateforme... au moment précis où le tramway avait redémarré. Je m'étais écroulée sur la chaussée, filant l'un de mes bas tout neufs. Je devais rejoindre Mrs Pierson, ma professeure, pour assister à une conférence en ville. Elle voulait me présenter une amie médecin susceptible de me proposer un emploi. J'avais parcouru les cinq cents derniers mètres en courant jusqu'à la YWCA. J'avais trouvé porte close. La conférence avait déjà commencé.

— Que s'est-il passé, mon petit? murmura Mrs Pierson lorsque je me glissai sur le siège qu'elle m'avait réservé à côté d'elle.

Je bredouillai des explications à mi-voix, mais elle me fit taire d'une pression de sa main gantée tout en me pardonnant d'un sourire. D'un signe de tête, elle désigna l'oratrice, sur l'estrade, pour m'inviter à lui accorder mon attention.

— C'est le Dr Vogel? soufflai-je.

C'était la première fois que je voyais une femme médecin. Cette matrone robuste et austère correspondait en tous points à l'image que je m'en faisais. Lorsque j'avais descendu l'allée centrale sur la pointe des pieds, quelques instants plus tôt, elle s'était interrompue ostensiblement pour me foudroyer du regard avant de poursuivre son exposé.

— Mon Dieu, non! pouffa Mrs Pierson. C'est Mrs Danforth, la femme du juge Danforth.

Elle serra à nouveau ma main ce qui me permit de me détendre un peu.

Mrs Danforth déclara :

— Enfin, je tiens à remercier ces dames de l'Union chrétienne des femmes pour la tempérance d'avoir organisé cette conférence et ce déjeuner. À présent, quelques mots sur notre prestigieuse invitée, le Dr Agnes Vogel. Comme la plupart d'entre vous le savent, le Dr Vogel a milité pour le droit de vote des femmes et a servi parmi les responsables de la Croix-Rouge de Pennsylvanie pendant la guerre. Elle fut l'une des premières femmes de ce pays à être diplômée en psychiatrie et est la fondatrice et la directrice du Nettleton State Village pour les femmes faibles d'esprit en âge de procréer. C'est un honneur pour nous de la recevoir aujourd'hui. Elle va nous parler de Nettleton, dont la mission est de protéger les jeunes femmes les plus vulnérables de notre communauté. Je vous demande d'accueillir le Dr Vogel!

J'applaudis en m'efforçant de voir par-dessus les chapeaux des dames assises devant moi. Mrs Pierson avait au moins quarante ans et elle avait fait ses études avec le Dr Vogel, or la femme qui se présenta sur l'estrade semblait plus jeune. Au contraire des dames de l'assistance, vêtues de robes en lin ou de tailleurs, c'était une femme élancée, portant une robe en soie avec un imprimé floral discret et une taille basse très chic. Sur l'estrade, elle effleura la joue de l'oratrice de la sienne et se tourna vers nous. Non, cette femme élégante aux cheveux blonds coupés au carré et aux traits classiques ne ressemblait en rien à l'image que je me faisais d'une femme médecin.

— Bonjour, dit-elle avec un sourire. Je reconnais de nombreux visages de la Croix-Rouge et de nos autres efforts de guerre. Je suis ravie d'être de retour parmi vous, mes chères amies.

Je me penchai en arrière sur mon siège pour examiner mon bas filé. Cette conférence ne m'intéressait pas vraiment. Nous étions en 1927. À quoi bon s'appesantir sur le vote des femmes alors qu'elles avaient obtenu gain de cause ? À quoi servaient les

associations de tempérance après des années de prohibition ? Tout le monde buvait. Si j'étais venue voir le Dr Vogel, c'était parce que je cherchais du travail. Mrs Pierson enseignait la sténo et la dactylo dans l'école de commerce que je fréquentais depuis un an. Selon elle, j'étais son élève la plus jeune et la plus prometteuse. Son amie le Dr Vogel cherchait une nouvelle secrétaire et Mrs Pierson lui avait parlé de moi. La conférence du Dr Vogel à Scranton, cette semaine-là, tombait à pic. Mon enseignante avait insisté pour que j'y assiste, aussi regardai-je vers l'estrade avec une expression intéressée, du moins l'espérais-je.

Le Dr Vogel expliquait que les examinateurs militaires, pendant la guerre, avaient été surpris par le grand nombre d'Américains jugés inaptes à servir dans l'armée pour cause de déficience mentale.

— Mes recherches en tant que psychiatre, et celles de mes confrères, ont révélé un nombre de faibles d'esprit égal, sinon supérieur, parmi les jeunes filles et les femmes. Et ce sont ces malheureuses qui constituent la plus grande menace pour notre société.

Le Dr Vogel s'interrompit et observa les rangées de spectatrices par-dessus ses lunettes.

— Je voulais simplement m'assurer qu'il n'y avait pas de messieurs...

Apparemment satisfaite, elle reprit :

— Je préfère les assemblées exclusivement féminines, comme celle-ci, car je peux alors aborder certains problèmes sociaux susceptibles de provoquer de la gêne au sein d'une assistance mixte.

Je n'étais pas la seule de ma rangée à me pencher en avant pour mieux entendre ces propos « gênants ».

— Puisque nous sommes entre adultes, je peux énoncer une vérité connue de toutes : aucune femme normale ne choisit d'avoir des rapports intimes avec un homme ayant l'âge mental

d'un petit garçon. Hélas, force est de constater, mesdames, que certains hommes par ailleurs honorables entretiennent des relations illicites avec un certain genre de jeunes femmes sans se soucier de leurs limites mentales ou de leur aptitude à être de bonnes mères. Je pense que vous connaissez le genre de filles auquel je fais allusion. On les voit traîner dans les maisons de tolérance et les bars clandestins, ici même, dans votre belle ville de Scranton. À première vue, elles semblent normales. Elles sont même souvent jolies. Et pourtant, on les revoit, quelques années plus tard, anéanties et indigentes, réduites à la mendicité, entourées d'une marmaille arriérée et illégitime. Ces pauvres filles mentalement déficientes, souvent entraînées vers la délinquance par les pires hommes, ce sont celles que nous nous efforçons de mettre à l'écart et de soigner avant qu'elles n'aient des enfants, pas uniquement pour leur bien, mais pour le bien de leurs communautés.

Le Dr Vogel poursuit en décrivant les équipements modernes de l'institution, le Village, comme elle l'appelait, et les programmes progressistes qu'elle y avait mis en place. Les filles du Village chantaient, cuisinaient, jardinaient, s'instruisaient... Je peinais à réprimer mes bâillements. Enfin, la voix du docteur prit ce ton enjoué annonçant la fin d'un discours. J'émergeai de ma torpeur.

— Oui, nous avons réalisé de gros progrès, au Village, mais nous avons besoin de votre aide, déclara-t-elle. Nous comptons plus de six cents résidentes avec une liste d'attente de presque autant. Pour les accueillir toutes, il nous faudrait au moins trois bâtiments supplémentaires. C'est pourquoi j'ai sollicité une aide gouvernementale qui contribuerait aux travaux de construction. Si vous avez des doutes sur cette subvention financée par les impôts sur le revenu chèrement acquis de vos familles, je vous demande de réfléchir à un cas récemment publié par l'association pour la charité publique de Pennsylvanie.

Il s'agit de deux faibles d'esprit, deux sœurs issues d'une famille nombreuse immigrée de Lituanie. Elles avaient transmis leur déficience mentale héréditaire à leurs vingt-sept enfants, tous faibles d'esprit, illégitimes et délinquants. Oui, nous comptons désormais vingt-sept déficients mentaux supplémentaires pris en charge par la communauté et qui, à leur tour, commencent à engendrer une troisième génération de futurs criminels. Imaginez que nous ayons, au lieu de cela, procuré un lieu sûr à ces deux sœurs vulnérables au cours de leurs années de fertilité. Nous aurions évité la naissance de vingtaines de malheureux dont nous devons subir les maladies, la déchéance et les crimes. J'espère que vous pensez, comme moi, que la prévention doit être la pierre angulaire de toute action caritative. Mes amies, je vous implore de profiter pleinement des fruits de notre combat acharné pour le droit de vote et d'inciter les autorités à soutenir une subvention à l'institution de Nettleton.

Après une salve d'applaudissements nourris, je suivis Mrs Pierson vers l'avant de la salle où le Dr Vogel était entourée d'admiratrices. Elle m'impressionnait. J'ignorais qu'il existait un lieu où l'on envoyait les filles un peu attardées afin de les protéger. Il était vrai que les hommes s'en prenaient à ce genre de filles. J'en avais été le témoin depuis qu'il y avait des bars clandestins à Scranton. Les filles que je voyais traîner autour de ces établissements n'avaient pas l'air normal. Certaines étaient ivres en pleine journée. Je n'avais pas songé au fait qu'elles avaient autant d'enfants, ce qui était compréhensible puisqu'elles n'avaient pas toute leur raison. Elles ne comprenaient rien aux principes moraux les plus élémentaires.

Si de nombreux établissements ouvraient leurs portes à Scranton et aux alentours, leurs offres d'emploi n'étaient pas accessibles aux femmes. Je projetais de devenir secrétaire jusqu'à ce que mes économies me permettent d'aller à l'université. Mrs Pierson m'encourageait dans cette voie.

— Avec un diplôme universitaire, de nombreuses possibilités s’offriront à toi, m’avait-elle expliqué. Tu pourrais même être maîtresse d’école ou secrétaire juridique.

Je ne risquais pas de devenir maîtresse d’école car je n’ai jamais beaucoup aimé les enfants. En revanche, secrétaire juridique ! Avec un tel métier, je pourrais vivre et travailler dans une ville palpitante comme Chicago ou New York. Hélas, le Nettleton State Village se trouvait au milieu de nulle part, à l’autre extrémité de l’État. La veille, j’étais passée à la bibliothèque pour consulter une carte de cette région hélas très rurale. Mais après le discours du docteur, j’avais très envie de travailler pour elle. Jamais je n’avais rencontré une femme occupant un poste aussi important, une femme à la tête d’une entreprise et non de quelque stupide association de tempérance. Comment avait-elle dit, déjà ? Elle était une pierre angulaire ! Le travail du Dr Vogel était une pierre angulaire des actions civiques de l’État.

Quand les admiratrices du Dr Vogel se furent retirées, Mrs Pierson se chargea des présentations.

— Vous êtes donc Miss Engle ? déclara-t-elle en me serrant la main.

— Oui. Enchantée, docteur Vogel.

— Aggie, j’ai adoré ton discours, déclara Mrs Pierson. Je sais que je te l’ai déjà dit, mais Miss Engle est ma dactylo la plus rapide. Elle excelle aussi en sténo.

— Oh..., fis-je en rougissant. Vous êtes trop gentille, Mrs Pierson.

Au terme d’un silence gêné, face au regard appuyé de Mrs Pierson, je m’enhardis à bredouiller :

— Docteur Vogel... j’apprécierais que vous envisagiez ma candidature... enfin... si vous cherchez encore une secrétaire ou... quelqu’un... pour travailler là-bas, pour vous.

— Nous avons grand besoin d’une secrétaire, répondit le médecin. Je suis prise à la gorge. Marchons un peu en bavardant, voulez-vous ? Faut-il vraiment endurer cet horrible déjeuner, Thelma ?

— Aggie! gronda Mrs Pierson avec un sourire. Nous partions avant le dessert, promis.

— Miss Engle, en temps normal, je vous convoquerais pour un entretien et un test de dactylographie. Hélas, la jeune femme qui est partie pour se marier n'a pas effectué de préavis. Je ne lui fournirai pas de références. Elle n'en aura pas besoin.

Je devais trotter vers la sortie de la salle pour rester à la hauteur des longues enjambées du Dr Vogel.

— Elle va se marier avec un garçon de ferme du coin, paraît-il. Le Dr Vogel s'arrêta et me toisa.

— Je n'aime pas engager des filles trop jolies car, une fois formées, elles s'en vont pour se marier. Eh bien, vous n'êtes pas *trop* jolie, en tout cas.

— Oh, merci! m'exclamai-je sans avoir bien entendu.

En me voyant m'empourprer, le Dr Vogel posa une main sur mon poignet.

— Vous êtes loin d'être ordinaire, mon petit.

— Non... enfin, c'est très gentil de votre part, balbutiai-je.

Où était passée la jeune femme posée, jolie, peut-être même *trop* jolie qui, une heure plus tôt, tapotait ses cheveux bien coiffés et appliquait une quantité raisonnable de rouge à lèvres? J'avais espéré démontrer mes qualités intellectuelles et mon caractère travailleur afin que le Dr Vogel et moi quittions la salle bras dessus bras dessous, prêtes à évoquer mes futures promotions.

Je m'attendais à une vieille femme austère, un peu hommasse, pour qui je serais une bouffée d'air frais. Or elle était élégante, séduisante et subtilement parfumée à la lavande. Et moi, je sentais le gymnase. La robe en lin que j'avais repassée avec soin s'était froissée dans le tramway. Elle pendait lamentablement sur ma maigre carcasse. L'humidité avait transformé mes cheveux châtain bouclés en une tignasse frisottée qui dépassait de mon

chapeau telle la fourrure d'un caniche trempé. J'avais un bas en lambeaux et je semblais incapable d'aligner deux paroles cohérentes.

Le Dr Vogel ne regardait ni ma robe ni mon bas : elle consultait sa montre.

— J'ai toute confiance en Thelma, reprit-elle avec un sourire. Je vous engage, Miss Engle. Nous sommes jeudi. Pouvez-vous commencer lundi matin ?

— Absolument, répondis-je en m'efforçant de contenir mon enthousiasme.

Un emploi ! J'avais un vrai emploi !

— Il faudra prendre le train jusqu'à Harrisburg. Je devrai envoyer mon chauffeur vous chercher là-bas dimanche, ce qui m'ennuie un peu car il me conduit en ville pour assister à la messe, dans la direction opposée. Vous pensez pouvoir partir demain matin ? Je dors chez Thelma, ce soir, et je compte me mettre en route demain matin à huit heures précises. Vous gagneriez Nettleton dans mon automobile avec moi. Cela vous fera économiser le billet de train et je n'aurai ainsi pas à organiser votre transport dimanche.

Partir demain ? Je ne m'attendais pas à être engagée sur-le-champ et encore moins à plier bagage pour partir à l'autre bout de l'État dès le lendemain. Mais c'était l'occasion dont je rêvais. J'allais enfin quitter la maison de tante Kate et gagner ma vie ! Peut-être même pourrais-je commencer à faire des économies pour l'université.

— Alors, Miss Engle ? insista le Dr Vogel.

— Oui, ce sera très bien. Merci, docteur. Je vous promets de ne pas vous décevoir.

— Tant mieux. Thelma, allons déjeuner. À demain matin, Miss Engle ! Mrs Pierson indiquera votre adresse à mon chauffeur.

— Docteur... une dernière chose.

Les deux femmes se retournèrent et me sourirent.

— À propos de mon salaire...

Le Dr Vogel reprit son sérieux. Au bout d'une éternité, Mrs Pierson émit un rire nerveux.

— Ma chère, je suis sûre que vous serez rémunérée de façon adéquate.

— Oui, fis-je. Désolée si je vous ai semblé insolente, docteur Vogel. Mrs Pierson nous a enseigné qu'il fallait se mettre d'accord sur les conditions financières avant d'accepter un poste. De plus, je vais partir assez loin...

— Bien sûr, fit le médecin. Vous avez raison. Je ne connais pas le salaire exact. Nous avons une employée qui s'occupe de ces détails. Je crois que la jeune fille précédente touchait quinze dollars par semaine. Elle avait déjà une certaine expérience. Vous semblez très jeune. Quel âge avez-vous ?

— J'ai dix-huit ans, docteur.

Du moins, dans quelques semaines.

— Aggie, elle est très brillante, intervint Mrs Pierson.

Le Dr Vogel enleva ses lunettes et, après avoir sorti un mouchoir de sa manche, se mit à nettoyer ses verres, sans me quitter des yeux. J'allais balbutier des excuses, pourquoi, je ne savais pas trop, quand le Dr Vogel déclara :

— Bien. Je vous verserai le même salaire. À présent, Thelma, plus vite nous irons déjeuner, plus vite nous pourrons partir.

* * *

— Ma tante, j'ai une nouvelle incroyable ! lançai-je d'un ton enjoué, en arrivant à la maison.

Sur le chemin du retour, j'avais répété mon entrée, persuadée de résister à la colère de ma tante Kate avec une bonne dose d'enthousiasme. Je ne serais plus un fardeau pour elle. On m'avait proposé un emploi, un travail rémunéré. Je le lui dirais sans détour car je travaillais, chez ma tante. En échange du gîte

et du couvert, je faisais le ménage et les courses pour elle et son fils adulte, Daniel. Tante Kate me rappelait régulièrement ce que je lui coûtai. Elle se réjouirait de récupérer ma chambre, non? Tout dépendait de ma façon de lui présenter la chose.

— Ma tante!

Une heure plus tard, je me retrouvai enfin seule dans ma chambre, adossée à la porte. J'entendis les pas traînants de mon cousin Daniel, avec ses horribles chaussons en feutre. Il passa devant ma porte puis descendit l'escalier. S'il n'avait pas quitté sa chambre pendant les violences verbales que j'avais endurées, il avait dû éprouver un plaisir intense à les écouter. Le gros bébé rose de tante Kate allait prendre le café avec sa maman pour l'entendre énumérer mes offenses.

Quelle importance? Je partais le lendemain.

Je plaçai mes vêtements en piles sur le lit. Où serais-je logée à l'institution? Aurais-je une colocataire? J'avais cousu moi-même mes combinaisons et mes culottes à partir de chutes de coton bon marché. Je ne possédais rien de sophistiqué et j'appréhendais de partager ma chambre avec une fille plus âgée et plus mondaine, une infirmière ou une secrétaire ayant fait des études, par exemple, quelqu'un d'intelligent qui posséderait des bas de soie et des dessous en dentelle.

Soudain, je pensai à la valise de ma mère et la sortis de sous mon lit. Elle semblait moins impressionnante qu'autrefois. J'avais grandi. En la dépoussiérant, j'appris autre chose à propos de ma mère. Elle aimait la qualité. Sans doute avait-elle un goût très sûr car cette valise était superbe, en cuir ivoire, presque crème. Dans mon souvenir, elle était blanche, ce qui aurait été vulgaire. Ma mère devait l'adorer. Sinon, pourquoi mon père l'aurait-il gardée au lieu de la jeter avec toutes ses autres affaires? C'était sans doute son bien le plus précieux et il m'appartenait désormais. Où que j'aille, quiconque me verrait en conclurait que j'étais comme ma mère. Autant me comporter comme elle

maintenant que je partais vers un endroit où les gens ne me trouveraient pas triste ou timide. J'arriverais là-bas avec le rire de ma mère, son regard pétillant. En voyant ma belle valise, les gens s'interrogeraient sur ce qu'elle pouvait bien contenir...